

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 59 (1949-1950)
Heft: 1

Rubrik: Entre femmes...

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Entre femmes...

Madame Dorette Berthoud, l'écrivain neuchâtelois bien connu, a eu l'obligeance de réunir pour nous quelques extraits du journal de Sarah Monod, infirmière française qui participa à la guerre de 1870-1871. Nous continuerons dans quelques-uns de nos prochains numéros la publication de certaines de ces notes, qui évoquent l'épopée des premières ambulances de la Croix-Rouge.

Le journal de Sarah Monod

Une simple femme. Une femme humble et grise qui, à la déclaration de la guerre de 1870, s'engagea dans une des ambulances qu'organisait à la hâte, et d'ailleurs dans le plus grand désordre, le comité de la Société auxiliaire française de secours aux blessés militaires. Sarah Monod était la fille du pasteur Adolphe Monod. Ses cousins, Alfred Monod, avocat à la Cour d'appel, et Gabriel Monod, professeur d'histoire, ainsi qu'un jeune Oberkamp, négociant à Bordeaux, s'étaient enrôlés aussi comme infirmiers ou brancardiers. Le chef de l'ambulance était Frédéric Monnier, maître des requêtes au Conseil d'Etat. Quant au médecin-chef, qui d'ailleurs changea plusieurs fois au cours de la campagne, celui qui occupa le poste le plus longtemps se nommait Carol Davila. Né en France, il faisait carrière en Roumanie où il avait fondé la Faculté de médecine de l'Université de Bucarest. Avec le grade de général, il exerçait les fonctions d'inspecteur en chef de l'armée roumaine. L'amour de sa patrie l'avait décidé à quitter tous ces avantages pour la venir servir au moment du danger.

Dès le départ de Paris, Sarah Monod fut nommée infirmière-chef et chargée du ravitaillement. Sous ses ordres, il y avait deux diaconesses, sœur Rose et sœur Suzanne, et une infirmière laïque, M^{lle} Augustine Goulden, fille du pasteur de Sedan. Une belle jeune fille aux cheveux de jais qui avait été, durant quelques années, dame d'honneur et lectrice de la grande-duchesse Hélène de Russie, la future czarine. A St-Petersbourg, elle avait rencontré la princesse Elisabeth de Wied qui, en 1870, était souveraine des Roumains, et avec laquelle elle entretenait d'amicales relations.

L'ambulance VIII qui, après diverses modifications, devint plus tard la XI bis, appartenait au Comité évangélique de Paris qui l'entretenait de son mieux, avec l'aide de capitaux suisses et anglais. Détail amusant, et qui surprend aujourd'hui: par la distribution de traités et d'évangiles, le personnel se livrait à la propagande religieuse. La tâche de Sarah Monod était accablante, surtout pour une femme plus très jeune et qui avait peu de santé. Le froid terrible de l'hiver 1870 à 1871 réveillait ses rhumatismes, paralysait une de ses mains. La longue série des défaites françaises exigeait de tous une inflexible résistance morale. Malgré cela, du 3 août 1870, jour de son entrée en campagne, au 3 mars 1871, Sarah trouva moyen de tenir son «Journal d'infirmière» et d'écrire à ses parents et amis quantité de lettres encore inédites, mais qui sont précieusement conservées par sa famille. Elles valent surtout par les détails curieux ou amusants qu'elles apportent sur l'organisation, si primitive encore, des premières ambulances de la Convention de Genève.

La petite troupe du Comité évangélique fut d'abord envoyée à Sarreguemines. A peine installée, il lui fallut accueillir en masse les blessés de Woerth, de Forbach, de Froeschwiller. Tous ou presque tous portaient des blessures aux bras, aux mains, parce qu'ils avaient été frappés au moment d'épauler eux-mêmes leurs fusils. Souvent, hélas, les Français avaient tiré, par erreur, les uns sur les autres. A force d'extraire les balles des chairs, les instruments du docteur Davila s'émoissaient dangereusement. Les soldats racontaient que le général Frossard n'avait pas paru pendant l'action et que, d'ailleurs, on n'avait pas vu d'officiers supérieurs avant l'arrivée des renforts. Pas un seul chirurgien militaire n'était demeuré en arrière pour soigner les blessés, si grande était leur crainte de tomber entre les mains de l'ennemi. «Nous avons été trahis, vendus!» écrivait avec douleur Sarah Monod. Thème qui devait être, durant la campagne, celui de la France entière.

Quant aux «Pruscos», ils roulaient toute la journée le tambour ou soufflaient dans leurs aigres flageolets pour appeler la population à écouter leurs ordres. Leur armée coulait comme un fleuve, répandant sur son passage une terreur générale. Un aumônier-chef de Berlin vint tenir aux Internationaux français un discours de deux heures pour leur prouver que la volonté de Dieu était que la France fût écrasée. Cependant, les Prussiens montraient un grand respect des ambulances de Genève. Présidente de la Société allemande de secours aux blessés, la reine Augusta, tout au contraire de l'impératrice Eugénie, s'était efforcée de renseigner militaires et civils sur l'œuvre d'Henri Dunant. Le 16 août, les vainqueurs firent évacuer tous les blessés vers le Rhin. Ils autorisèrent alors l'ambulance du Comité évangélique à rentrer en France par le Luxembourg.

La seconde étape de Sarah Monod fut Sedan, où elle assista au désastre de l'armée de Napoléon III et de Mac-Mahon. Faits à nouveau prisonniers, les ambulanciers, qui avaient perdu tout leur matériel et leurs approvisionnements, s'embarquèrent en plein hiver pour aller à Londres réveiller les sympathies des Anglais et implorer leur charité. A l'aide des dons recueillis, ils reconstituèrent leur ambulance et soignèrent jusqu'à la conclusion de la paix les blessés de l'armée de la Loire.

Sarah Monod a vu les choses de près. Le peu qu'elle en a dit montre une fois de plus l'inconscience, la vanité, l'incurable légèreté de la cour impériale et de la haute société française de l'époque. Le 29 août, l'ambulance approchait de Raucourt, avec ses trois breaks surmontés du fanion de la Croix-Rouge et, derrière, la carriole des

bagages traînée par Bibi, une haridelle arrachée au couteau du boucher. Sur la route, on ne cessait de rencontrer des troupes françaises qui montaient au combat, du côté de Mouzon. A 2 heures, l'empereur arriva. «Il est reçu, note Sarah, fort calmement et froidement.» Avec tout son état-major, Napoléon III s'installa au village. Mais il n'osait se montrer en public. Durant tout l'après-midi, il demeura dans sa chambre, au rez-de-chaussée de la maison où il logeait. De temps en temps, il écartait le rideau de la fenêtre et appuyait son front à la vitre, mais sans regarder dans la rue. Il était pâle, l'œil éteint, la moustache très blanche. Deux cents gardes se tenaient à sa porte, aussi brillants que des soldats d'opéra. Dans leurs uniformes chamarrés, les officiers d'état-major causaient et riaient avec une gaieté sans doute affectée, car nul ne se faisait illusion sur l'issue des combats.

Sarah écrit: «Plusieurs membres de la Société Internationale (de secours aux blessés) arrivent dans la journée. Le prince de Sagan, M. de Chézelles, M^{me} Mombrison, M. de Ganay, etc. ne savent où loger. Tout est archiplein de militaires. On vient nous demander des lits. Les gens du village qui nous les ont prêtés regrettent bien un peu leurs draps et leurs lits, mais on ne peut

refuser six lits quand on en a vingt de faits. Nous cuisinons et nous mangeons dans une pièce attenante à la salle des malades et réservée d'ordinaire aux archives de la mairie. Le prince de Sagan nous a déposés d'une autre pièce que le maire nous avait abandonnée et où il a fait préparer son dîner par le chef attaché à ses pas.

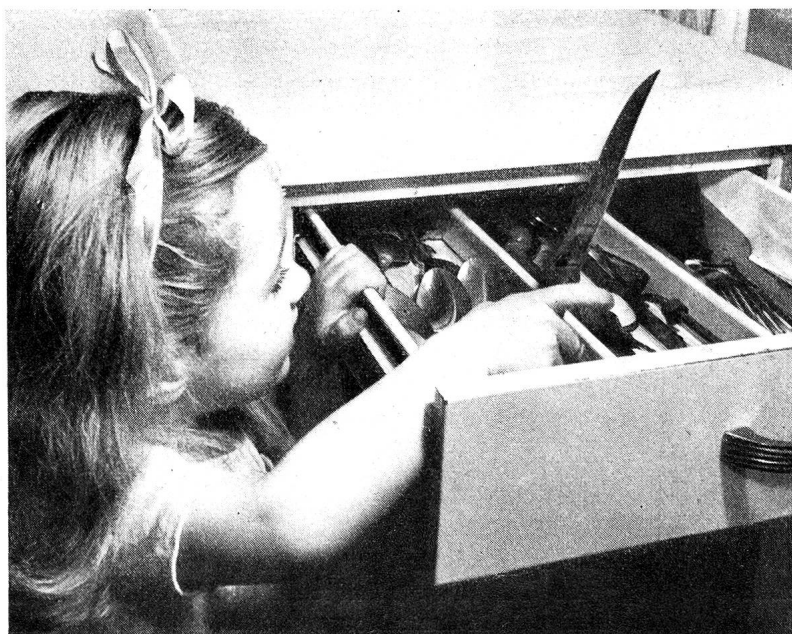
«Impossible de passer sous silence le dégoût que nous inspire l'empereur et son train qui ne font que gêner les mouvements de l'armée. Napoléon avait vingt-cinq voitures de bagages et de suite*. Il a fallu que tous ses chevaux et toute sa domesticité fussent logés, casés et organisés avant qu'on pût commencer la distribution de pain et de vin à la troupe. C'est vraiment honteux de voir cet étalage quand le sort du pays entier est en jeu.»

Dorette Berthoud

** On sait que trois de ces voitures sont au musée de Frauenfeld. L'été dernier, on pouvait les voir dans la cour du château d'Arenenberg à l'occasion de l'exposition Napoléon III.*

Ne faites pas ça!

Les drames de l'imprudence sont si nombreux et si fréquents qu'ils ont fini par lasser le public, sans pour cela, malheureusement, éveiller plus de sagesse! Pas une semaine ne se passe sans qu'une nouvelle victime ne vienne grossir l'immense et sanglante liste des accidents commis par négligence. Et pourtant, il suffirait de prendre un peu plus des habitudes de prudence et d'ordre pour réduire le nombre des morts, des blessés et des estropiés...



Si votre fillette, Madame, se blesse avec cet énorme couteau, ou se crève un œil avec l'un des instruments pointus qui se trouvent dans ce tiroir, à qui en sera la faute?

L'avez-vous seulement mise en garde contre ces instruments, lui avez-vous interdit de jouer dans votre cuisine?